

pérament propre et à ses traditions particulières. Il pourrait commémorer en même temps les principaux faits qui ont marqué les étapes de sa constitution nationale et qui relient son histoire à la réalisation de l'Humanité nouvelle.

Il serait entendu toutefois qu'à la date fixée, des délégations composées de survivants de la grande guerre, mutilés et hommes valides, de représentants élus par les assemblées nationales, iraient en pèlerinage dans quelques-uns des endroits où la lutte fut la plus glorieuse et que d'autres délégations seraient reçues dans chaque capitale. Ce serait, comme dit Michelet, « les pèlerins » de l'Humanité nouvelle.

Mais ce qu'il y a de sûr, il est permis de le croire, c'est que, ce jour-là, tout homme sentirait avec fierté frémir en lui ses atavismes nationaux, et élargirait aussi son émotion et sa reconnaissance par la conscience d'appartenir à la grande famille humaine enfin unie après tant de conflits, tant d'injustices, tant de deuils et tant de ruines. Cette émotion d'humanité apaisée et de peuples frères sans cesse en marche vers un devenir moral et matériel toujours meilleur, il l'éprouverait au spectacle même des cortèges et des cérémonies qui se dérouleraient sous ses yeux. Ces cérémonies et ces cortèges, qu'il conviendrait de régler sous l'inspiration d'un symbolisme moral adéquat et en beauté, réuniraient, mélangeraient, en un ordre harmonieux, pour la célébration du culte de l'Idéal humain, les hommes et les femmes de tous âges, de toutes conditions et de toutes opinions. Toutes les religions, tous les arts, tous les métiers, toutes les professions, toutes les conditions sociales, s'y coudoieraient pour commémorer les événements formidables dont serait née la Fraternité du genre humain, pour glorifier les morts et les combattants dont le sacrifice et l'héroïsme auront permis cette éclosion lumineuse, pour honorer, dans les vieillards les bons ouvriers intellectuels et manuels ayant acquis le droit au repos, dans la jeunesse et dans l'âge mûr les forces agissantes du labeur et de la concorde, dans la Femme, la créatrice de la Vie enfin orientée vers des aspirations supérieures, et pour apprendre aux enfants la beauté de la reconnaissance, de la paix sociale et universelle et des espoirs humains illimités.

Et ce jour-là, l'univers entier communierait dans un même élan de Foi ardente et profonde. Qui pourrait nier que ce serait le plus efficace entraînement moral ? Pourquoi la Fête universelle de l'Idéal humain ne deviendrait-elle pas une réalité ?

LOUIS NARQUET.

CHARLES GOUNOD SIX LETTRES INÉDITES

La guerre fut nuisible à tous les morts glorieux dont quelque anniversaire survint pendant les hostilités. C'est le cas de Charles Gounod, dont le centenaire passa presque sans commémoration. Pour le rappeler, donnons ici, au hasard des trouvailles, quelques lettres inédites du maître.

Les premières en date de ces lettres sont adressées à Scribe et ont trait à l'Opéra *la Nonne sanglante* dont le librettiste avait tiré le sujet du roman de Lewis, *le Moine*, et qui depuis tantôt dix ans occupait le monde musical. Berlioz, Meyerbeer, Halévy, Félicien David, Albert Grisar, Verdi, Clapisson, tour à tour, y avaient déjà travaillé ou s'étaient refusés à l'entreprendre. La partition de Berlioz était même assez avancée, s'y étant employé six ans. Et c'était là la considération qui retint le plus longtemps Gounod d'accepter de traiter ce sujet ; mais Berlioz, très généreusement, leva tous les obstacles et mit son jeune rival à même de tenter l'aventure sans scrupule.

Gounod se chargea donc de la tâche qu'on lui offrait, encore que le livret ne fut pas très engageant, et que sa teinte uniformément sombre, son invraisemblance foncière ne fut pas pour gagner le public. Le 10 juin 1852, Scribe et Germain Delavigne, auteurs des paroles, s'engageaient à remettre leur travail à Nestor Roqueplan, alors directeur de l'Opéra, qui lui-même s'engageait à le représenter dans l'hiver 1856-57, après que Gounod aurait composé la musique de cette œuvre, que celui-ci promettait également de fournir le 1^{er} septembre 1853 pour les trois premiers actes, et le 1^{er} décembre suivant pour les deux derniers. L'accord était ainsi parfait, et Gounod le constatait bientôt, dans cette lettre à Scribe, qui met les choses à leur point véritable.

Auteuil, 26 juillet 1852.

« Cher Monsieur Scribe, j'ai reçu votre charmante et affectueuse lettre qui nous a fait le plus grand plaisir à tous, et de la part de tous, je suis chargé de vous en dire merci, ce dont je m'empresse de m'acquitter d'abord. J'ajouterai pour ce qui me concerne en particulier que je suis bien heureux de me voir associé par cette première collaboration à un homme aussi bienveillant que supérieur, et que la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer comme artiste sera reconnue non seulement par l'artiste dans un zèle qui ne se dé-

mentira jamais, mais encore et surtout par l'homme dans une véritable et solide amitié.

« Quant à ce que vous me dites des deux actes qui m'attendent à Paris, voici ma réponse. J'ai trop de bonheur à faire ce qui vous est agréable pour hâter d'un moment mon plaisir au préjudice d'un de vos souhaits. Les deux actes en question nous attendront donc tous deux, pour que tous deux nous jouissions en même temps, vous du plaisir de me les insuffler vous-même, moi de celui de les entendre de votre bouche, en regardant de tous mes yeux le sentiment de la scène si vivement écrit dans les vôtres.

« Un mot encore à propos de *notre* enfant. Vous savez que nous nous sommes promis chez Roqueplan de cacher notre grossesse aux yeux du public jusqu'au moment de la naissance... (du baptême, ce serait beaucoup vouloir ; je n'en parle donc pas). Or, voici que M. Germain Delavigne (dans l'ignorance du complot sans doute) dit à qui veut l'entendre que je fais un grand opéra avec vous deux. — Impudemment je le nie partout : je ne connais que la consigne, et je pousse la discrétion jusqu'à la négation formelle. Pourriez-vous lui en toucher un mot ? Sinon, marchons comme vous voudrez et advienne que pourra.

« Veuillez présenter à Mme Scribe, en en prenant votre part, les affectueux souvenirs de toute ma famille, et recevez pour vous l'assurance bien sincère de mes meilleurs sentiments.

« Votre dévoué,

CH. GOUNOD. »

Quand Gounod a en mains le libretto des deux auteurs, il se met à l'œuvre autant que le lui permettent ses autres occupations, ses devoirs de famille, — il s'était marié en avril précédent avec Mlle Anna Zimmermann, fille du pianiste, professeur au Conservatoire, — et aussi un manque d'enthousiasme bien manifeste sous les formules dont il essaie de le recouvrir. A la fin de mai 1853, il écrit à Scribe pour lui faire part de ce qu'il a déjà composé.

Auteuil, vendredi 30, trois heures.

« Cher Monsieur Scribe, mon père Zimmermann revient à l'instant de Paris, où il est passé par chez vous : on lui a dit qu'on vous attendait pour mardi. Il me charge donc de vous exprimer le désir extrême que nous aurions tous de vous voir, vous et Mme Scribe, à notre petit Auteuil, où vous seriez bien aimable de venir tous deux dîner et passer la soirée avec nous : *mardi* et *mercredi* sont les seuls jours qu'on puisse vous offrir, mon père partant pour les eaux le *jeudi*. Je n'ai

pas besoin d'ajouter que j'ai hâte de vous communiquer ce que j'ai déjà composé de notre *Nonne*, et que le soir à notre tranquille campagne serait on ne peut plus propice à cette petite séance. Dites-nous donc oui le plus vite possible, afin de nous faire jouir de vous par espérance avant que nous ayons le plaisir de vous posséder.

« Bien à vous d'affectueux dévouement, et respectueux hommages à Mme Scribe.

CH. GOUNOD.

« Auteuil, 37, Grande Rue. »

Pourtant, la besogne se poursuit normalement et sans à-coups, en dépit des incidents divers qui viennent encore à la traverse. Gounod tient Scribe au courant de son travail et lui envoie la lettre suivante, au début d'août 1853.

« Cher Monsieur Scribe, j'ai été si péniblement occupé toute cette année de la santé de ma chère petite femme que vous m'excuserez de vous avoir si peu entretenu d'un travail que j'ai néanmoins poursuivi avec toute l'ardeur possible. Le triste résultat de la grossesse de ma femme qui a mis au monde, il y a six semaines, une petite fille sans vie, est venu nous imposer une nouvelle peine et un nouveau courage.

« Quoi qu'il en soit, j'ai donné toute ma conscience et toutes mes réflexions au sujet qui nous intéresse ensemble ; j'en ai fait entendre une portion notable à Leroy, de l'Opéra, mon ami, qui en a témoigné (entre nous) un vif contentement et des espérances de grand effet. Dieu veuille qu'il ne se soit pas trompé.

« Si je vous écris de suite ce mot, cher monsieur, c'est pour vous informer qu'à l'instant je reçois de Leroy un avis qui m'invite à me trouver à son cabinet après-demain lundi à midi et demi avec les décorateurs pour la *Nonne sanglante*. Je ne doute pas que vous en soyez informé avant moi ; mais dans le cas contraire, je veux vous en instruire moi-même, car votre présence et vos avis en cette matière sont plus qu'utiles : ils me paraissent de rigueur.

« Tout à vous, cher monsieur et ami, et à lundi, j'espère.

CH. GOUNOD.

« Veuillez offrir mes respectueux hommages à Mme Scribe ».

Leroy, dont il vient d'être question, était le directeur de la scène à l'Opéra. Sa démarche prouve donc qu'on entrevoyait à brève échéance l'entrée en répétitions de *La Nonne sanglante*, qui, malgré toutes les traverses, avait été composée dans

les délais fixés. Vers le milieu de septembre, on en distribue les rôles ; le mois suivant, les chœurs sont mis à l'étude et on entre ensuite en répétitions. Mais celles-ci se poursuivirent avec une lenteur sage et, de délai en délai, se prolongèrent une année, si bien que la première représentation de *La Nonne sanglante* eut lieu seulement le mercredi 18 octobre 1854.

La musique en fut accueillie avec faveur, mais le livret souleva de nombreuses et légitimes critiques. Malgré cela, le succès paraissait assuré, quand le départ de Roqueplan de l'Opéra et son remplacement par Crosnier vint interrompre, à la onzième représentation, le cours de *La Nonne sanglante*. Gounod, jeune et plein d'espoir, prit assez philosophiquement la chose. Il n'en fut pas de même pour Scribe, atrabilaire et vieilli, qui se fâcha du procédé et, du coup, refusa au musicien, qui n'en pouvait mais, sa collaboration ultérieure. Gounod s'en consola avec d'autres librettistes et n'eut pas à s'en repentir.

La lettre qui suit, courte et affectueuse, est surtout un échantillon des bonnes relations qui existèrent entre Gounod et Camille Doucet, alors chef de la division des théâtres au Ministère d'État. Elle fut écrite au moment où un nouveau directeur de l'Opéra, Alphonse Royer, envoyait Gounod en Italie, en compagnie de Gustave Vaëz, directeur de la scène de l'Académie de musique, chercher, au delà des Alpes, des chanteurs pour ce théâtre et surtout décider la Spezzia à venir se faire entendre en France. Il n'est pas question de tout cela dans le billet de Gounod à Camille Doucet, mais seulement d'un petit service que celui-ci aurait voulu rendre à celui-là et qui fait l'objet de son remerciement.

« Paris, samedi 22 novembre 1856.

« Mon cher Camille, sans un rhume horrible qui m'a mis sur le flanc depuis trois ou quatre jours, je serais aller causer avec toi de l'affaire dont tu désires m'entretenir ; bien que, dis-tu, elle ne m'intéresse pas directement, tu sais que je serai toujours charmé de t'être agréable s'il y a lieu : je compte donc te voir à ce sujet l'un des premiers jours de la semaine prochaine.

« Tout à toi. CH. GOUNOD. »

Les deux dernières lettres qui vont suivre sont adressées à Ernest Reyer, de cinq ans moins âgé que Gounod et dont celui-ci reconnut bien vite la puissante personnalité musicale et qu'il soutint toujours de tout son pouvoir. Dans la première de ces lettres, il s'agit du feuilleton musical du *Journal des Débats*, que Berlioz occupait depuis trente

ans et que rédigeait souvent son compatriote Joseph-Louis d'Ortigue, lorsque le musicien en était empêché. L'apoplexie venait de terrasser d'Ortigue, si dévoué à Berlioz, si fervent à son œuvre, et un autre était nécessaire pour continuer aux *Débats* la critique sincère et enthousiaste de l'auteur des *Troyens*. Reyer posait sa candidature et nul certes, n'était plus digne d'être choisi. Il a sollicité l'appui de Gounod, — qui est maintenant tout à fait un personnage, par ses succès personnels, d'abord, et ensuite parce qu'il est membre de l'Institut depuis dix-huit mois, — et Gounod le lui accorde immédiatement, sans marchander son effort, comme en témoigne la lettre suivante.

Saint-Cloud, jeudi 22 octobre 1866.

« Mon cher Reyer, je suis trop heureux du désir et de l'espoir de vous être agréable pour ne pas m'occuper, à l'instant même, de ce qui vous intéresse. Ce que vous désirez de moi va être fait : je vais écrire de suite à M. Bertin, à Prévost-Paradol, et je vais lundi chauffer votre affaire près de Legouvé, chez qui je vais passer la semaine à Seine-Port.

« Si je pouvais ce que je souhaite, vous seriez choisi, mon cher ami ; car personne, à ma connaissance, n'est, plus que vous, appelé par son caractère et sa compétence à parler au public de l'art que nous aimons et que nous professons tous deux.

« Bien à vous. CH. GOUNOD.

« P. S. — Je rouvre ma lettre pour vous dire que les trois lettres sont écrites : à M. Bertin, à Legouvé et à Prévost-Paradol. »

Reyer réussit et nul ne s'en montra plus satisfait que Berlioz, si ce n'est Gounod. Pendant longtemps, à ce poste de choix, Reyer devait mener la bonne lutte contre la banalité et la platitude pour l'originalité et le vrai mérite, et Gounod était trop franc, trop vibrant, trop spontané, pour ne pas applaudir comme il le fallait à cette attitude méritoire. Sa sympathie ne fit jamais défaut à Reyer. A la mort de Berlioz, qui était bibliothécaire du Conservatoire, on paraît avoir songé un instant, pour occuper ce poste, à Gounod, qui, lui, au contraire, avait pensé à Reyer, bibliothécaire de l'Opéra. Les choses ne s'arrangèrent pas et on préféra Félicien David ; mais on verra que les deux émules, Gounod et Reyer, loin de se combattre, n'avaient songé qu'à s'aider.

« Lundi, 15 mars 1869.

« Mon cher ami, de toute façon, je n'aurais pas accepté la position que m'offrait Doucet à la Bi-

bibliothèque du Conservatoire. Quand je vous ai écrit pour vous demander ce que je devais faire ou dire, je pensais que peut-être vous auriez imaginé quelque moyen dont je pusse me servir pour vous être utile. — Au reste, quand je suis arrivé samedi au cabinet de Doucet (comme il m'en avait prié), il m'a dit de suite que la place était déjà donnée à F. David, le jour même des funérailles de Berlioz, en ce sens que David était le second sur une liste où j'occupais le premier rang, et que, sur mon refus personnel pressenti par Doucet, on était résolu à nommer ce pauvre David.

« Donc, nous restons chacun où nous sommes.
« Bien à vous. CH. GOUNOD. »

Ce ne sont là que des détails dans la vie si longue et si occupée de Gounod, mais des détails caractéristiques, semble-t-il, car ils montrent l'artiste au travail et l'homme dévoué à ses semblables, toujours prêt à servir les nobles causes comme à exprimer les belles idées, avec chaleur, avec éloquence, tout à son art, et à ceux qui le pratiquent, guidé par la seule pensée de rendre justice à tous et, ce faisant, de servir de son mieux l'Idéal le plus élevé et le plus pur.

RÉMY LA SAINTONGÈRE.

POUR L'INSTRUCTION DU PEUPLE

Plus peut-être que pendant la guerre, à l'heure où la victoire va rouvrir les grandes luttes économiques, la France mutilée, aura besoin de tous les Français. Non seulement chaque citoyen devra se faire le coopérateur de l'effort national, mais il devra travailler à augmenter sa coopération. Dans n'importe quel métier, à n'importe quel âge, tous auront à apprendre et à peiner ; aucun globe de sang ne pourra plus rester inactif ou immobile.

Or, cette action immédiate et générale ne sera pas fournie, par les réformes scolaires ni la post-école obligatoire. Aussi bien que ceux de vingt ans, les hommes de quarante devront apprendre et se perfectionner, les jeunes mères devront aussi bien recevoir aide et conseil que les jeunes filles dont le rôle commencera dans dix ans. Pour éduquer le peuple, augmenter son instruction générale et pratique, perfectionner sa capacité professionnelle, il faut donc trouver des organismes qui puissent, en même temps, s'adresser à tous les âges et toucher à tous les points d'un programme très complexe.

Sous des étiquettes diverses, ces organismes ressusciteront ce que l'on appela les Universités

Populaires, — les U. P. — œuvres belles et utiles qui, en France, ne donnèrent pas ce que le zèle des promoteurs avait eu le droit d'en espérer. Il peut paraître étonnant qu'elles se soient étiolées et qu'elles aient même souvent disparu, alors que les œuvres similaires prospéraient dans d'autres pays, en Belgique, en Italie, en Finlande ; mais les causes de ces faillites sont bien faciles à découvrir. Les U. P. furent atteintes par des maladies diverses : définition trop prolétarienne que suivit l'indigence budgétaire ; indifférence complète des pouvoirs publics ; souci exagéré et souvent platonique de la neutralité ; part trop grande laissée à la théorie ; conférences « surchargées d'une érudition indigeste à beaucoup d'auditeurs » ; (1) absence d'attraction récréative.

En étudiant par exemple ce qu'avaient réalisé les Universités Populaires belges, on pourrait sans difficulté déduire quelles seraient les conditions de réussite en France. Parmi les innombrables groupements qui couvraient la Belgique, les plus prospères étaient ceux qui, résolument, avaient rejeté l'étouffante carapace de neutralité. Les chevilles ouvrières de ces organismes d'éducation sont jeunes, en général, et la jeunesse s'excite à l'ardeur de la lutte ; elle aime suivre un drapeau et marcher dans une lumière franche. Fréquemment les trois U. P. de certains villages du Hainaut, — catholique, libérale, socialiste, — réunissaient chacune, le même dimanche, des publics de cinq cents personnes ; les mêmes conférenciers étaient demandés par les sections rivales, car elles comprenaient la valeur de l'émulation et bannissaient, par expérience, toute causerie politique ou religieuse. L'U. P. devenait rarement une salle de meeting ; pour attirer et retenir le peuple, les dirigeants cherchaient autant à plaire qu'à être utiles, et l'on n'ignore pas les résultats inouïs qu'ils avaient obtenus dans les régions industrielles de Liège, de Namur, de Mons et de Charleroi.

Je me rappelle des conférences à Frameries, village houiller du Hainaut, où huit cents mineurs, à peine sortis de la benne, sans prendre le temps de se laver, venaient écouter des causeries sur les sous-marins, la fabrication de l'acier ou la télégraphie sans fil. Quels espoirs transportaient l'orateur, devant ces faces souillées de charbon, où brillaient des yeux avides, écarquillés par une même volonté de mieux comprendre !...

La diversité des causeries, incriminée par la Fédération parisienne comme un facteur de décadence, était considérée en Belgique comme un

(1) Rapport de la *Lutte sociale*.